

L APEYSSONNIE, écrivain et romancier.

F. Klotz

Professeur titulaire de la chaire de médecine tropicale à l'EASSA (Val de Grâce, Paris, France)

Journée en hommage au MG LAPEYSSONNIE, Le Pharo, Marseille, 20 mars 2002

Je ne vous conterai pas la vie riche et passionnante de ce coureur de brousse, médecin, épidémiologiste, enseignant, chercheur, chasseur, mécanicien, maçon, mais aussi historien et écrivain que fut LAPEYSSONNIE. Vous la trouverez magnifiquement racontée dans son autobiographie parue en 1988 : *Toubib des tropiques*.

Je m'attacherai à l'homme de cœur et d'esprit qui sut avec bonheur nous conter son histoire et traduire ses idées et ses pensées dans un style agréable, avec grand talent.

Son attrait pour la lecture et l'écriture lui vint très tôt dans un milieu familial méridional et chaleureux où ses parents lui donnèrent goût et curiosité pour les lettres et les arts. Très jeune, il écrivit notes et poèmes ; passionné de lecture, il dévorait les livres à la bibliothèque municipale. Excellent élève, il fut primé au concours général de français et suivit une classe de philosophie puis hypokhagne avant d'aborder les études médicales à Lyon.

Curieusement, ce n'est que dans le troisième tiers de sa vie qu'il concrétisa son goût pour l'écriture par la publication de sept ouvrages dont trois livres d'histoire et quatre romans.

Dans toute son œuvre, on retrouve les traits marqués du personnage que fut LAPEYSSONNIE : sentimental et poète, penseur et humaniste, témoin clairvoyant et sans complaisance pour les hypocrites et les faibles, nostalgique mais positif.

Dans *Toubib des tropiques* il nous raconte sa vie, son histoire, son intimité avec talent, intelligence et pudeur. Ce livre passionnant est une course à travers le monde et à travers une vie tellement remplie : *"J'ai cherché toute ma vie un juste équilibre que je n'ai d'ailleurs pas encore trouvé entre l'action et la méditation."* (2). Il aime la simplicité ; tout au long de son œuvre, on retrouvera cet attachement au souvenir de sa maison de banco de Tiogo dans la brousse voltaïque. *"J'ai trouvé dans ce dépouillement imposé et dans cette austérité acceptée un secret bonheur et la force de continuer à vivre"* (2).

Il décrit admirablement les ambiances, les lieux, les êtres et les pathologies : *"J'ai toujours été sensible aux odeurs et je redoutais celle de notre service de médecine. Plus tard, j'ai fait connaissance avec les services de chirurgie générale, leur fumet est bien différent, exhalaison de chair chaude et de pus noyés dans l'omniprésente et douceâtre vapeur de l'iodofome."* (2). Plus tard, plongé dans le monde des épidémies, il décrit de manière saisissante la méningite et le choléra : *"La première est*

placée sous le signe du feu : C'est la haute fièvre qui danse dans le sang comme une flamme sauvage et fait battre follement les artères du cou enraidis, c'est l'embrasement motel des méninges. C'est aussi le fléau sans cesse renouvelé de ces savanes brûlées de soleil, desséchées par le vent fou hamattan qui anime d'un horizon à l'autre les flamboyantes draperies des feux de brousse. Le choléra, c'est, à l'opposé, la vie qui s'en va en eau, la substance du corps qui se défait en un grisâtre flot fétide, le froid et le contact glacé des créatures de l'eau, poissons et batraciens... C'est aussi la boue, le limon, les eaux incisées entre les rives basses des fleuves et des canaux, ces terres à peine émergées où se pressent des foules humaines misérables." (2).

Il affirme avec force sa conception de la médecine qui nécessite *"technicité et compassion"*. *"La technique est à la médecine ce que le solfège est à la musique : un point de départ et une assise indispensable"*. *"Si la connaissance est un devoir, la compassion est au contraire une disposition innée de l'esprit et du cœur, un penchant sans lequel il ne saurait y avoir de médecine soignante sincère et efficace."* (2). Il aime les formules lapidaires : *"Un médecin même très savant sans cœur ne sera jamais qu'un pompiste."* (2) et s'inquiète sur la sélection des jeunes médecins, trop scientifiques.

On le suit tout au long de ses pérégrinations où la sensibilité de l'homme transparait : *"Pourquoi, Seigneur, m'as-tu fait ainsi que je ne puisse goûter l'heure qui passe sans y mêler le fiel des séparations et des absences."*

À la suite de MURAZ, il prend à bras le corps la lutte contre la trypanosomose : *"Avec cette technique spécialisée qu'est la médecine des collectivités, c'était à l'homme social en tant que fragment d'un ensemble que j'allais avoir à faire ; c'était la communauté que je devais protéger et défendre contre la maladie."* (2).

Nostalgique mais clairvoyant, il nous parle de ce que fut la médecine coloniale. *"Le char de l'histoire n'a pas de marche arrière"*. *"Le temps est la composante nécessaire à toute action et à tout amour. Sans lui l'une et l'autre ne sont que passades"*. Les médecins militaires coloniaux avaient pour eux trois atouts qui sont aussi les trois piliers de la sagesse opérationnelle et les trois garants de l'efficacité : *l'unité de doctrine, la cohésion dans l'effort et la continuité dans l'œuvre accomplie.* (2).

Après la tranche de sa vie extrême et moyen orientale, il retrouve avec émotion l'Afrique: "Mon Afrique identique et changeante au fil des pistes solitaires... Mon esprit a besoin de solitude pour retrouver sa vigueur et son agilité, libéré des marécages, des fréquentations et des affrontements, le voilà qui s'élève seul et pur comme un oiseau dans le ciel, nourri de lumière et de silence, des heures monotones et de paysages que d'autres trouveraient affreux." (2). Revenu sur le continent noir marqué du "sceau de la permanence", il aspire "à devenir un vieil arbre dans la brousse, poseur d'oiseaux, donneur de miel et faiseur d'ombrage" (2).

Parlant du travail de ses camarades du corps de santé colonial, il écrit: "Certains en sont morts, d'autres y ont laissé une femme ou un enfant. Si j'ai accepté de parler de moi et de sortir de la foule anonyme de ces bons serviteurs, c'est parce qu'à travers ce que j'ai dit d'autres se retrouveront et que notre profession sera connue, peut-être estimée dans son ensemble." (2).

Pour faire mieux connaître ce métier si particulier, il écrit également *La médecine coloniale, mythes et réalités*(5); livre sans complaisance qui décrit avec le souci du détail, les différentes facettes de ce passage de l'histoire de la France d'Outre-Mer où les médecins se sont illustrés. "La médecine coloniale est assurément née de la rencontre heureuse d'une époque et d'une équipe." (5). Il fait une belle description des maladies exotiques et trace les étapes de l'histoire des découvertes faites sur le terrain, évoquant bien sûr LAVERAN, ERHLICH et beaucoup d'autres. Il peint le portrait des grands noms de la lutte contre les grandes endémies: JAMOT, le fonceur idéaliste, concepteur des équipes mobiles et vainqueur de la maladie du sommeil; MURAZ, l'organisateur méthodique des services mobiles de médecine préventive; RICHEL, le visionnaire patient qui, par son travail et son sens politique, généralisa le concept aux autres grandes endémies, en particulier la lèpre et l'onchocercose, et permit la naissance de l'organisation de coordination et de coopération pour la lutte contre les grandes endémies (OCCGE). Trois destins, une doctrine et de nombreux disciples!

Il décrit la fondation des écoles de médecine françaises ouvertes jusqu'en Asie: celle de Pondichéry qualifiée par NEHRU de "fenêtre ouverte sur le monde".

Il rend hommage à l'institut de médecine tropicale du Pharo, pépinière des médecins qui composaient ce "bataillon d'excentriques" comme le disait WADDY. École où l'enseignement était dispensé avec réalisme et polyvalence par des hommes de métier et d'expérience.

Aux idéalistes tiers-mondistes, LAPEYSSONNIE répond: "Vouloir prendre tout le sous-développement à bras le corps dans le monde entier est un signe de grande vanité ou de profonde bêtise. Les deux peuvent d'ailleurs cohabiter!" (5). Il s'alarme sur la préparation des programmes de santé publique du futur en Afrique "L'expert se fait rare et ne se reproduit plus." (5).

Ce livre devrait être lu par tous les étudiants en médecine, à défaut d'être au programme des certificats d'épistémologie médicale, étant donnée l'indigence de leurs connaissances en histoire de la médecine.

Le troisième livre historique est celui qui a servi de base au scénario du très beau film "La nuit africaine", *Moi, JAMOT* (4) où LAPEYSSONNIE se glisse littéralement dans la peau d'Eugène JAMOT. C'est une réussite et le disciple se complait dans le mimétisme avec le maître. "Moi, je fais de la prophylaxie. Mon malade, c'est le peuple, mon adversaire, c'est la maladie qui s'est installée en lui et qui le dévore, et mon travail, c'est de l'en débarrasser en extirpant du corps social les parties atteintes pour qu'elles ne pourrissent pas l'ensemble." (5).

Toute l'épopée JAMOT est retracée avec ses victoires et ses drames. Les descriptions de LAPEYSSONNIE sont inimitables: "Les Peuhls, cette race au teint d'abricot bien mûr, aux traits fins, les plus intelligents de tous, qui construisent, là où l'herbe est belle, de grandes cases de feuilles tressées. Et parmi eux les Bororos, ces fils du soleil qui n'ont pour maison que la voûte du ciel et qui parcourent inlassablement la brousse claire, accrochés comme des parasites au flanc de leurs bœufs immenses aux larges cornes, dont ils tirent toute leur subsistance." (5).

Eugène JAMOT est peint avec grand talent, avec son génie, son obstination, ses états d'âme, sa truculence, sa haine des satrapes.

Le deuxième volet de l'œuvre de LAPEYSSONNIE est constitué de romans et de nouvelles.

Le premier: *La dernière feuille de l'arbre* (1) est une ode à l'Afrique et à l'amour où l'histoire imaginée se recoupe avec des souvenirs de la vie de l'auteur. On revoit Tiogo et sa maison idéalisée, on retrouve l'aventure et la sensualité africaine et féminine avec le romantisme très particulier d'un amoureux d'une contrée incomparable.

Le thème de la chasse y est abondamment traité avec ce rapport intimiste chasseur-gibier. "Pourquoi est-il si nécessaire, indispensable même de tuer ce que l'on a attendu et désiré avec tant d'ardeur et que l'on n'a jamais autant aimé qu'au moment même de l'abattre?" (1).

C'est une œuvre où transpire la sensualité de l'Afrique Noire, témoin, le plus beau passage de ce livre où l'auteur décrit la première pluie: "La première pluie est un orgasme, des tonades sèches qui n'éclatent pas, zèbrent le ciel d'éclairs impuissants. À la chaleur et à la poussière s'ajoute une tension électrique qui fait vibrer les nerfs. C'est le moment des grands palabres qui dressent les hommes les uns contre les autres dans de futiles disputes et des rages avortées. Les animaux de la brousse eux-mêmes traduisent leur inquiétude dans des galops désordonnés, puis s'assemblent sous les arbres aux feuillages immobiles. L'attente devient chaque jour plus insupportable. Soudain précédé par un vent fou qui pousse devant lui d'immenses rideaux de poussière, un nuage gonflé accourt du fond de l'horizon. En quelques minutes, il est là, traversé d'éclairs, frappant de ses lances obliques la terre craquelée. On ne décrit pas l'odeur de la première pluie sur la terre desséchée. Ceux qui ne l'ont jamais sentie ne peuvent pas comprendre le message viscéral de délivrance qu'elle apporte. C'est une odeur puissante comme celle du sang fraîchement répandu, une senteur femelle comme celle des salles de travail dans les maternités. Débutant comme un accouplement, comme l'acte d'amour entre la terre impatiente et le ciel qui la prend dans une rage démente. C'est le spectacle d'une fécondation qui s'impose aux sens." (1).

Au nom de Dieu (6) est un conte divertissant et fantasmagorique. *Le jardin des mangues* (3) retrouve la savane africaine avec le récit de la vie d'un médecin de brousse dans une région imaginaire avec force détails qui sont des souvenirs qui se mêlent au rêve que LAPEYSSONNIE affectionne tant. Cet état d'esprit se rapproche de ses préoccupations de fin de vie: "Je me prends à penser parfois que ma mort sera une échappée dans le rêve dont je n'aurai ni la force, ni même le désir de revenir." (1).

Sa dernière œuvre littéraire, un recueil de nouvelles paru en 1998, est prémonitoire. *Célestement vôtre* (7) regroupe une vingtaine de nouvelles qui sont une expression kaléidoscopique de la mort. Faciles à lire, écrites avec talent, elles évoquent chacune un aspect différent du funeste passage: arbitraire, fantasmagorique, humoristique, virtuel, social,

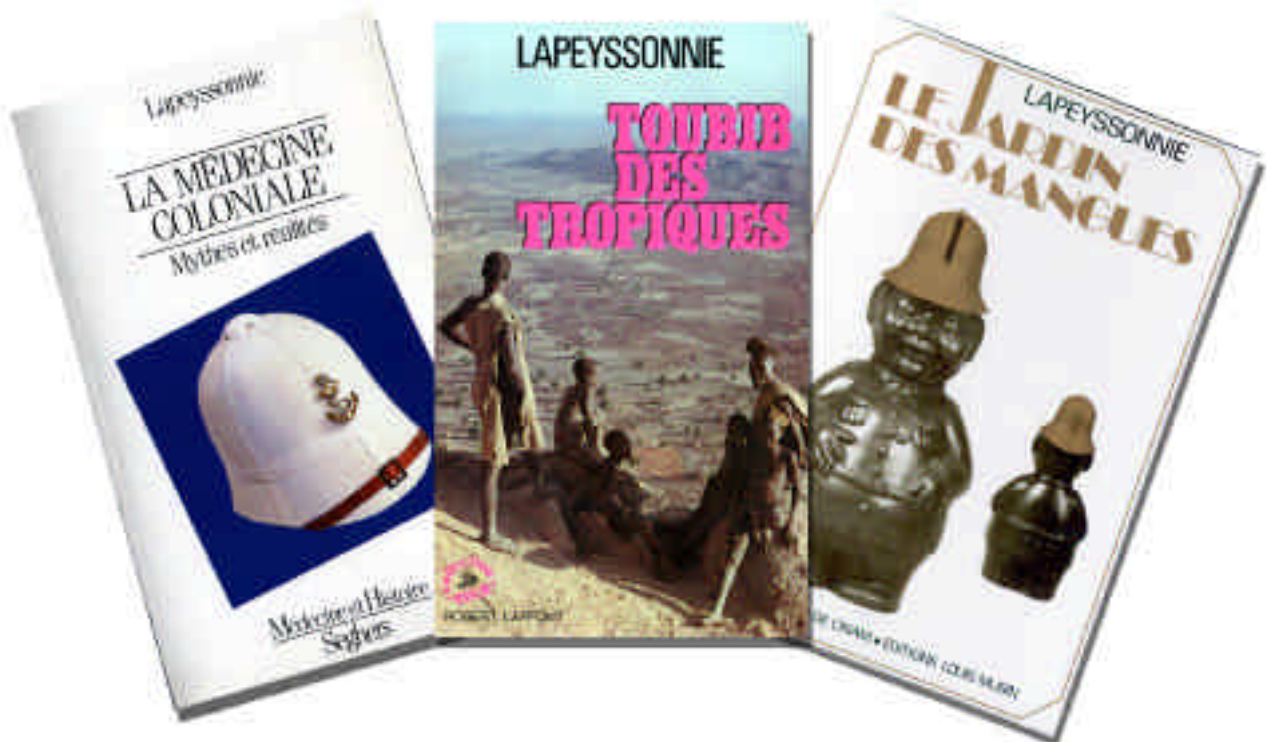
violent et insolite, courageux et choisi, mais aussi mort angoissante, mort repentir, mort injuste, folle, mort performance, mort identification, mort solitaire du vieil éléphant appelé "le chef de canton."

Comme le dit l'auteur dans une lettre imaginaire envoyée du ciel, "Toutes les morts sont une énigme. Tu es là, tu murmures, tes yeux me parlent encore et soudain tu n'es plus là, ton âme s'est envolée. En ce sens, toutes les morts se ressemblent. C'est un passage commun, une péripétie négligeable, toujours la même et tout homme est assuré qu'il sera un jour l'acteur indispensable de ce drame monotone."(7).

LAPEYSSONNIE est mort. C'était un conteur de la brousse, un griot! Nous avons la chance que ce griot ait su si bien écrire!

Références bibliographiques

1. LAPEYSSONNIE L - *La dernière feuille de l'arbre*. Éd. Robert Laffont, Paris, 1983.
2. LAPEYSSONNIE L - *Toubib des tropiques*. Éd. Robert Laffont, Paris, 1987.
3. LAPEYSSONNIE L - *Le jardin des mangues*. Les presses de l'Inam. Éd. L. Musin, 1987.
4. LAPEYSSONNIE L - *Moi, Jamot. Le vainqueur de la maladie du sommeil*. Les presses de l'Inam. Éd. L. Musin, 1987.
5. LAPEYSSONNIE L - *La médecine coloniale*. Mythes et réalités. Éd. Seghers, Paris, 1988.
6. LAPEYSSONNIE L - *Au nom de Dieu*. Éd. Ar Millin, 1992
7. LAPEYSSONNIE L - *Célestement vôtre*. Éd. Ar Millin, 1998.



Ouvrages de L. LAPEYSSONNIE déposés à la bibliothèque de la SPE

Intervention en séance de J. DUBOIS :

Infirmier pendant la campagne d'Indochine (1952-1954), basé à Vientiane (Laos), je suis venu assister à cet hommage en souvenir de M. LAPEYSSONNIE, afin de le remercier des cours qu'il a professés au Pharo. Par la suite, j'ai fait carrière à Saïgon (hôpital Grall) comme préparateur en pharmacie. A ce titre, j'ai également suivi des cours professionnels d'épidémiologie par M. LAPEYSSONNIE. Je voulais exprimer mon très sincère souvenir ému de cette période.

J'ai également été très sensible au dernier ouvrage cité par M. KLOTZ.